C'est cette histoire dramatique que raconte dans son ouvrage Patrick Rödel. Ayant pu accéder à un vaste fonds documentaire, il en a exploité toutes les pièces. Il aurait pu en extraire une étude académique, froide et confidentielle. Il a préféré, et c'est tant mieux, imaginer un carnet intime dont Raymond Mauriac aurait débuté la rédaction à 15 ans, en 1895. Dès les premières lignes, nous sommes baignés dans ses émotions et ses enthousiasmes de jeunesse. Nous suivons ensuite la progression de ses rébellions puis de ses désillusions et de ses défaites. L'envie, pour ne pas dire la jalousie, devant les succès du jeune François lui fait comprendre qu'il n'est lui, le grand frère, qu'un écrivain « raté ». La montée de ses amertumes va le conduire à un désespéré anarchisme de droite. Nous suivons chaque méandre d'une dérive qui se termine dans les années 1950, dans la confusion mentale. Rödel rend ce récit encore plus efficace en insérant des notes imaginaires, réactions a posteriori de Raymond à la relecture de ses propres mémoires, introduisant une forme de lecture « au carré », d'une double intimité. C'est de l'intérieur, grâce au talent de l'auteur, que nous visons ces épisodes tragiques d'une vie oubliée passée dans l'ombre du grand petit frère.

Comme nous en avertit l'auteur dans son avant-propos, tout est vrai, et pourtant rien n'est vrai dans ce récit. Tout est vrai, parce que soigneusement documenté. Rien n'est vrai, parce que, sous des allures autobiographiques, cet ouvrage est en réalité un roman captivant, où l'intimité du héros est superbement recréée. On se surprend à vouloir, page après page, en connaître la suite. Une histoire passionnante et tragique d'ambition détruite, de frustration, de désespoir, de résignation et de rébellions épisodiques, écrite d'une belle plume. Patrick Rödel nous avait offert en 1997 une biographie imaginaire de Spinoza, si vraie qu'elle fut plagiée par un auteur fameux, si fausse que le plagiat fut clairement démontré. Le procédé inspire ce présent ouvrage. Mais le talent de l'auteur a totalement réinventé le genre. Et nous permet de découvrir enfin la tragédie de celui qui eut le malheur d'être « le frère de l'autre ».

François Bouvier (1961 s)

SHYLOCK ET SON DESTIN, DE SHAKESPEARE À LA SHOAH

Recension de l'ouvrage de John Gross, Paris, Rue d'Ulm, collection « Æsthetica », 5 oct. 2018, 384 pages.



L'étude de John Gross, *Shylock et son destin*, prend de l'ampleur dès le sous-titre : *De Shakespeare à la Shoah*. Ainsi s'opère un double déplacement : la comédie où tout est bien qui finit bien (du moins pour les « gentils » chrétiens) se mue en tragédie de l'humanité ; le personnage central n'est plus le Marchand de Venise (que l'on devrait appeler négociant) mais l'usurier juif. En bon universitaire, John Gross, qui a enseigné à Cambridge



et Princeton, commence par situer Shakespeare dans son époque et par évoquer les interprétations contemporaines. Mais force est de commencer par la fin, tant est catastrophique la perspective de la Shoah.

Il faut donc partir de ce qui n'est pas dit dans l'ouvrage : l'exil de la famille de John Gross, qui, peu avant la guerre, quitte la ville de Gorokhov, aux confins de la Pologne et de l'Ukraine, échappant ainsi au massacre systématique de quelque 3 000 juifs par les *Einsatzgruppen*. Les Gross se réfugient à Londres, où ils habitent l'East end. Brillant élève, Gross entre à l'université à 17 ans, et deviendra le critique littéraire le plus considéré du *Times Literary Supplement* puis du *Washington Post*.

Peut-on encore jouer un usurier juif après la Shoah ? Telle est la question que soulève l'examen des diverses mises en scène postérieures à 1945. La mise en scène de référence est, en 1970, au *National Theater*, celle de Jonathan Miller, avec Laurence Olivier dans le rôle de Shylock. Le personnage est réhabilité : les costumes d'époque victorienne, avec le haut-de-forme pour les hommes, rendent improbable le pacte stipulant qu'en cas de défaut de paiement, Shylock pourra prélever une livre de chair sur le corps de son débiteur Antonio. Miller va jusqu'à couper des répliques qui compromettraient la réhabilitation de Shylock, comme, en I,3, « Je le hais parce qu'il est chrétien ». Gross s'insurge contre cet arbitraire du metteur en scène « libre de faire ce que bon lui semble d'une œuvre dramatique » (p. 315).

Ces divagations justifient une mise en perspective qui situe l'œuvre dans l'histoire de Shakespeare et celle du capitalisme naissant. Les incertitudes demeurent : on sait que la pièce a été créée en 1605 ; mais le rôle de Shylock était-il joué par Burbage, premier rôle qui interpréta Hamlet et Othello, ou par le bouffon Kempe ? Le nom même de Shylock suggère qu'il mette sous clef *(lock)* son or et enferme sa fille Jessica, sans pourtant l'empêcher de s'enfuir avec Lorenzo. La tirade la plus célèbre, au début de l'acte III : « Je suis juif. Un juif n'a-t-il pas des yeux ? N'a-t-il pas des mains [...] Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourons pas ? Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas ? », est présentée comme « un cri du cœur, impulsif et rageur ». Shylock revendique ainsi son humanité ; mais cette humanité, c'est aussi le droit de pratiquer une vengeance inhumaine – le prélèvement d'une livre de chair. Le Juif est injustement méprisé, sans doute ; mais il est accusé de pratiquer la loi du talion sans aucune miséricorde.

Cet univers impitoyable, c'est celui du capitalisme naissant et de la compétition effrénée qu'il provoque. Avec subtilité, Gross voit dans Antonio, le négociant généreux et aventureux, et Shylock, l'usurier précautionneux et implacable, l'avers et le revers d'une même médaille. Au début du XVIII[e] siècle, une pièce intitulée *The Jew of Venice*, écrite par le député tory George Granville, ami du poète classique Pope, se substitue à la pièce originale de Shakespeare, un peu comme le *Dom Juan* de Molière a été remplacé par une pièce en vers de Thomas Corneille. Shylock y est qualifié de

stock jobbing Jew. Or le Stock Exchange, la bourse de Londres, distingue des *brokers*, en rapport direct avec le public, et les *jobbers*, spéculateurs qui jouent sur les valeurs, comme nos modernes traders. Shylock est du côté des seconds.

La force de l'analyse est de montrer ce que Pascal appellerait le renversement continuel du pour au contre : entreprenant, conquérant les Indes et le nouveau monde puisque ses navires vont jusqu'au Mexique, Antonio fait figure de moderne, tandis que l'usurier représente le Moyen Âge. Mais en un autre sens, Antonio sacrifie tout à l'amitié, tandis que Shylock sait qu'un homme d'affaires capitaliste n'a pas d'amis. Ce renversement s'opère aussi dans les relations entre Shylock, usurier au Rialto, et les nobles rassemblés autour de la belle Portia à Belmont. D'un côté l'argent, de l'autre l'amour ; d'un côté la rapacité, de l'autre la prodigalité. C'est pour aider son ami Bassanio à briller auprès de Portia qu'Antonio a emprunté 3 000 ducats à Shylock. Mais Bassanio montre ensuite son mépris de l'argent en choisissant le coffret de plomb plutôt que le coffret d'or.

La place manque pour évoquer les multiples interprétations depuis le XIX^e^ siècle, en Angleterre avec Kean et Henry Irving, aux États-Unis avec la dynastie Booth, sur trois générations, en Allemagne avec les commentaires de Schlegel et de Heine, en France avec ceux de Francisque Sarcey à propos d'une adaptation en vers par Haraucourt, *Shylock*, jouée en 1879. Les romantiques tendent à entrer dans le ressentiment d'un personnage opprimé : la colère de Shylock est à la mesure des humiliations subies. C'est la thèse d'Irving, auquel un chapitre entier est consacré. Il écrit en 1884 : « Je vois en Shylock le représentant d'une race persécutée. » Et de le qualifier de « seul gentleman de la pièce » car il est seul à prendre la vie au sérieux. Tout est là : Shakespeare n'est pas sociologue mais homme de théâtre, et son Shylock représente une condition sociale plutôt qu'une race. Portia déguisée, l'épreuve des trois coffrets, la livre de chair ressortissent à l'univers du conte. On peut donc contester l'accusation de John Gross à propos du « personnage juif le plus célèbre de la littérature mondiale » : « Il appartient aujourd'hui à la littérature de l'antisémitisme. »

Mais il est vrai que dans le monde de plaisir et de luxe des chrétiens nantis, ce personnage besogneux et haineux est le scandale au sens étymologique : la pierre d'achoppement sur laquelle bute quiconque veut vivre à sa guise, comme Jessica épousant Lorenzo. Le spectateur shakespearien, dont l'imagination était stimulée par un théâtre pauvre, le fameux *wooden O* de *Henri V*, était porté à donner raison à l'illusion théâtrale et romanesque, donc à rejeter Shylock comme un insupportable trouble-fête.

Ce compte rendu ne serait pas complet s'il ne saluait pas l'élégance de la traduction, due à Janice Valls-Russel et Lucie Marignac pour le texte de Gross et à Jean-Michel Déprats pour les citations du *Marchand de Venise*. Bien connaître le français et l'anglais permet d'éviter le franglais, cette plaie de notre époque.

Jean Hartweg (1966 l)